

## Le cas Eichmann et la thèse de la banalité du mal d'Hannah Arendt

« En 1960, le Mossad arrête en Argentine et déporte à Jérusalem le responsable SS du transport des prisonniers juifs dans l'Allemagne nazie, Adolf Eichmann, qui sera jugé et condamné à mort pour crimes contre le peuple juif, en 1961. Lors de son procès, Eichmann se présente comme "un modeste et petit fonctionnaire", simple "rouage" de la machine nazie. "Une simple petite saucisse dans la grande machine nazie", comme il le dit lui-même (*Paris-Presse*, 22 avril 1961) ... Les ordres étaient durs, mais c'étaient les ordres, explique-t-il. Pour cette "petite saucisse", cela signifiait "faire parvenir les gens à destination" dans les camps. C'est donc le spécialiste de la logistique qui parle : "Je ne m'occupais que des horaires. Si un convoi ne partait pas à l'heure et au jour prévus, l'ensemble du système était démolé. L'horaire devait être refait. D'autres horaires devaient être modifiés parce que le train dont le départ était prévu pour le 15 juillet devait être acheminé par un autre itinéraire". Commentaire d'Yvan Audouard, envoyé spécial au procès de *Paris Presse* à la date du 22 avril 1961 : Eichmann parle de cette activité "comme s'il s'agissait de départs en vacances. Si la destination de ces trains n'était pas Deauville ou Juan-les-Pins, mais Auschwitz ou tout autre camp de la mort, qu'y pouvait-il ?" Autre morceau choisi, cette fois sur l'envoi de six convois d'enfants juifs français. "Puisqu'il s'agissait de déporter tous les juifs, il fallait bien y inclure les enfants. On a l'impression que je me suis acharné sur les enfants. En fait, cela était logique. Je ne pouvais prendre aucune décision de ma propre initiative. Cela venait d'Himmler. Je n'étais qu'un entremetteur. On me posait des questions, j'en réfèrais à mes supérieurs et je transmettais les ordres" (*Le Figaro*, 30-6-1961). "L'accusé parle sans aucune émotion. Il semble bien que ces milliers d'enfants n'ont jamais troublé sa conscience", commente le quotidien. » (*source* : <http://bit.ly/R7FdHi>)

### La thèse d'Hannah Arendt

« Tout a commencé quand j'ai assisté au procès Eichmann à Jérusalem. Dans mon rapport, je parle de la « banalité du mal ». Cette expression ne recouvre ni thèse, ni doctrine bien que j'aie confusément senti qu'elle prenait à rebours la pensée traditionnelle – littéraire, théologique, philosophique – sur le phénomène du mal. Le mal, on l'apprend aux enfants, relève du démon ; il s'incarne en Satan (qui « tombe du ciel comme un éclair » (saint Luc, 10,18), ou Lucifer, l'ange déchu (« Le diable lui aussi est ange » – Miguel de Unamuno) dont le péché est l'orgueil (« orgueilleux comme Lucifer »), cette *superbia* dont seuls les meilleurs sont capables : ils ne veulent pas servir Dieu ils veulent être comme Lui. Les méchants, à ce qu'on dit sont mus par l'envie ; ce peut être la rancune de ne pas avoir réussi sans qu'il y aille de leur faute (Richard III), ou l'envie de Caïn qui tua Abel parce que « Yahvé porta ses regards sur Abel et vers son oblation, mais vers Caïn et vers son oblation il ne les porta pas ». Ils peuvent aussi être guidés par la faiblesse (Macbeth). Ou, au contraire, par la haine puissante que la méchanceté ressent devant la pure bonté (Iago : « Je hais le More, Mes griefs m'emplissent le cœur » ; la haine de Claggart pour l'innocence « barbare » de Billy Budd, haine que Melville considère comme « une dépravation de la nature ») ou encore par la convoitise, « source de tous les maux » (*Radix omnium malorum cupiditas*). Cependant, ce que j'avais sous les yeux, bien que totalement différent, était un fait indéniable. Ce qui me frappait chez le coupable, c'était un manque de profondeur évident, et tel qu'on ne pouvait faire remonter le mal incontestable qui organisait ses actes jusqu'au niveau plus profond des racines ou des motifs. Les actes étaient monstrueux, mais le responsable – tout au moins le responsable hautement efficace qu'on jugeait alors – était tout à fait ordinaire, comme tout le monde, ni démoniaque ni monstrueux. Il n'y avait en lui trace ni de convictions idéologiques solides, ni de motivations spécifiquement malignes, et la seule caractéristique notable qu'on décelait dans sa conduite, passée ou bien manifeste au cours du procès et au long des interrogatoires qui l'avaient précédé, était de nature entièrement négative : ce n'était pas de la stupidité, mais un manque de pensée. Dans le cadre du tribunal israélien et de la procédure carcérale, il se comportait aussi bien qu'il l'avait fait sous le régime nazi mais, en présence de situations où manquait ce genre de routine, il était déséparé, et son langage bourré de clichés produisait à la barre, comme visiblement autrefois, pendant sa carrière officielle, une sorte de comédie macabre. Clichés, phrases toutes faites, codes d'expression standardisés et conventionnels ont pour fonction reconnue, socialement,

de protéger de la réalité, c'est-à-dire des sollicitations que faits et événements imposent à l'attention, de par leur existence même. On serait vite épuisé à céder sans cesse à ces sollicitations ; la seule différence entre Eichmann et le reste de l'humanité est que, de toute évidence, il les ignorait totalement. » (Hannah Arendt, *La Vie de l'esprit*, p.20-21)

### Deux commentaires sur la thèse d'Hannah Arendt

« Eichmann ne s'approprie jamais ce qu'il dit, il ne parle pas, il répète les paroles des autres. [...] La langue de bois de l'administration contribue ainsi à priver Eichmann de la conscience de ses actes. Les « règles de langage » (Eichmann à Jérusalem, p.100) servent essentiellement à protéger les meurtriers contre la réalité de leurs meurtres lorsque Eichmann s'occupe de la « solution finale du problème juif » (et non de l'extermination), de la comptabilisation des « pièces » (et non de celle des cadavres), il n'est pas plus affecté par ce qu'il fait que par un ordinaire travail de bureau. [...] Le « crime de bureau » est donc rendu possible par l'absence de proximité physique entre le bourreau et ses victimes, ainsi que par le transfert de la responsabilité sur une autorité reconnue. C'est le triomphe d'une raison technicienne ou gestionnaire qui agence des moyens sans jamais se préoccuper des fins : « Comment gérer la solution finale ? » et jamais : « Cette dernière a-t-elle un sens ? » La banalité du mal désigne donc l'incapacité d'être affecté par ce qu'on fait, le refus de juger, de prendre un parti à ses risques, à ses frais. C'est, enfin, une cruelle absence d'imagination. L'imagination n'est pas seulement la faculté par laquelle on se représente les choses absentes, mais cette aptitude du cœur à se mettre à la place des autres. Or c'est bien cela qu'Eichmann ne fait jamais. [...] Ainsi Eichmann n'a jamais présent devant les yeux les autres qu'il devrait pourtant se représenter : « Plus on l'écoutait, plus on se rendait à l'évidence que son incapacité à s'exprimer était étroitement liée à son incapacité à penser- à penser notamment du point de vue d'autrui. Il était impossible de communiquer avec lui, non parce qu'il mentait, mais parce qu'il s'entourait de mécanismes de défense extrêmement efficaces contre les mots d'autrui, la présence d'autrui et, partant, contre la réalité même » (*Eichmann à Jérusalem*, p. 61). » (Catherine Vallée, *Hannah Arendt. Socrate et la question du totalitarisme*)

« Le mode d'organisation de la société industrielle a envahi la société tout entière : vies fragmentées, tâches fragmentées, conscience fragmentée. Un lien étroit unit la rationalité technique à la schizophrénie sociale et morale des assassins. Eichmann, Stangl et les autres ont été des maillons d'une chaîne de meurtres, mais ils n'ont le plus souvent envisagé leur tâche que comme un problème purement technique. Cette compartimentation de l'action et la spécialisation bureaucratique fondent cette absence de sentiment de responsabilité qui caractérise tant d'assassins et leurs complices, elle suspend la conscience morale. » (Georges Bensoussan, *Auschwitz en héritage*, p.97)

### Remises en cause de la thèse d'Hannah Arendt

« Les remises en cause sont d'abord venues de travaux d'historiens. Les publications sur A. Eichmann se sont multipliées ces dernières années. L'historien britannique David Cesarani s'est livré à un réexamen minutieux de sa biographie (*Becoming Eichmann: Rethinking the life, crimes, and trial of a « desk killer »*, 2006). Contrairement à l'image qu'il a voulu donner de lui-même lors de son procès, A. Eichman fut un antisémite notoire, parfaitement conscient de ce qu'il faisait. Il a pris des initiatives qui allaient au-delà de la simple exécution des ordres. L'image du fonctionnaire anonyme n'était qu'une ligne de défense. [...] De son côté, l'historien Laurence Rees a rouvert le dossier Auschwitz (*Auschwitz: The Nazis and the « final solution »*). Il montre que les organisateurs de la solution finale n'étaient pas des exécutants serviles. Les ordres donnés étaient souvent assez vagues et il fallait que les responsables de la mise en œuvre prissent des initiatives et fissent preuve d'engagement pour atteindre les buts fixés. Selon L. Rees, cet engagement est d'ailleurs ce qui donne force au régime totalitaire. Il faudrait donc autre chose que de la simple soumission à un système pour aboutir à des crimes de masse. Cela nécessite aussi que les exécutants des basses besognes croient à ce qu'ils font, adhèrent à leur mission, se mobilisent activement. L'obéissance ne suffit pas, l'idéologie compte [comme le montre Daniel Jonah Goldhagen (*Les Bourreaux volontaires de Hitler. Les Allemands ordinaires et l'Holocauste*)]. » (*Source* : <http://goo.gl/GgyK1r>)